


Les enfants ne sont pas
toujours innocents...

L'HOMME CRAIE



C.J. TUDOR

Pygmalion 



Les enfants ne sont pas toujours innocents...

Le problème, c'est que nous n'étions pas d'accord sur la manière dont ça avait commencé.

Était-ce lorsqu'on s'était mis à dessiner les bonhommes à la craie, ou lorsqu'ils sont apparus tout seuls ?

Était-ce à partir du terrible accident ? Ou quand ils ont découvert le premier corps ?

C.J. TUDOR est anglaise et vit à Nottingham. Avant de se consacrer à l'écriture, elle a travaillé comme journaliste, rédactrice en chef, scénariste, voix-off et présentatrice TV. Sombre et macabre, *L'Homme craie* est son premier roman.

L'Homme craie

C.J. Tudor

L'Homme craie

roman

*Traduit de l'anglais
par Thibaud Elioroff*

Pygmalion 

Titre original : *The Chalk Man*

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur
Facebook, Instagram et Twitter.
www.editions-pygmalion.fr

© C.J. Tudor 2018
© 2018, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française.
978-2-7564-2173-5

Aux deux Betty.

Prologue

La tête de la fille reposait sur un petit tas de feuilles orange et marron.

Ses yeux en amande fixaient la canopée des sycomores, des hêtres et des chênes, sans voir les doigts du soleil s'enfoncer timidement entre les branches pour saupoudrer d'or les sous-bois. Les paupières ne clignaient pas alors même que des scarabées noirs et brillants s'affairaient sur les pupilles. Ses yeux ne voyaient plus rien, sinon les ténèbres.

À quelque distance de là, une main pâle sur son propre linceul de feuilles mortes semblait se tendre en quête d'assistance, ou simplement d'une présence. Elle ne trouverait ni l'une ni l'autre. Le reste du corps gisait, hors de portée, caché dans d'autres recoins de la forêt.

Tout près, une brindille craqua – détonation dans le silence immobile –, provoquant l'envol d'une nuée d'oiseaux sous les branches. Quelqu'un approchait.

Quelqu'un qui s'agenouilla à côté de la fille aveugle, caressa doucement sa chevelure et sa joue froide, les doigts frémissant d'impatience. Quelqu'un qui souleva ensuite la tête et la débarrassa de quelques feuilles encore collées aux bords irréguliers du cou, avant de la mettre soigneusement

dans un sac où elle trouva sa place parmi plusieurs bouts de craie brisés.

Quelqu'un qui, après un bref moment de réflexion, plongea la main dans le sac et lui ferma les paupières, puis tira la fermeture Éclair, se releva et l'embarqua.

Quelques heures plus tard, des agents de police et l'équipe médico-légale prirent possession des lieux. Ils numérotèrent, photographièrent, examinèrent, et finirent par emporter le corps de la fille à la morgue, où on le laissa durant plusieurs semaines, comme s'il attendait d'être complété.

Ce qu'il ne fut jamais. Malgré les recherches approfondies, les interrogatoires, les appels à témoin, en dépit des efforts de tous les enquêteurs et de tous ces messieurs de la ville, la tête ne fut jamais retrouvée, et la fille des bois resta incomplète.

2016

Commencer par le début.

Le problème, c'est que nous n'avons jamais réussi à nous mettre d'accord sur le début. Est-ce quand Gros Gav a reçu le seau de craies pour son anniversaire ? Est-ce quand nous nous sommes mis à nous en servir pour dessiner des bonshommes ? Ou quand ils ont commencé à apparaître d'eux-mêmes ? Est-ce le terrible accident ? Ou quand on a retrouvé le premier cadavre ?

Autant de débuts possibles. Mais pour ma part, je pencherais pour le jour de la fête foraine. C'est celui dont je me souviens le mieux. À cause de la Fille du Manège, bien sûr, mais aussi parce que c'est le jour où tout a cessé d'être normal.

Si notre monde avait été une boule à neige, ç'aurait été le jour où quelque dieu mineur l'aurait secoué avec vigueur avant de le reposer. Même une fois la mousse et les flocons de neige retombés, les choses n'auraient plus jamais été les mêmes. Pas exactement. Elles auraient pu sembler inchangées à travers le verre, mais à l'intérieur tout aurait été différent.

C'est aussi le jour où j'ai rencontré M. Halloran pour la première fois, ce qui, en matière de débuts, en vaut bien un autre.

1986

— Va y avoir de l'orage aujourd'hui, Eddie.

Mon père aimait tant délivrer ses prévisions météo d'une voix profonde et autoritaire, comme les présentateurs à la télé. Il s'exprimait d'un ton certain, même s'il se trompait presque à tous les coups.

J'ai regardé par la fenêtre le ciel parfait, d'un bleu si lumineux qu'il obligeait à plisser un peu les paupières.

— On dirait pas, Papa, ai-je commenté, la bouche pleine de sandwich au fromage.

— C'est parce qu'il n'y en aura pas, a lancé Maman, qui avait silencieusement déboulé dans la cuisine, comme un ninja. La BBC dit qu'il va faire beau et chaud tout le week-end... Et ne parle pas la bouche pleine, Eddie.

— Hmmmm, a fait Papa, comme chaque fois qu'il n'était pas d'accord avec elle sans oser lui dire qu'elle avait tort.

Personne n'avait le cran de s'opposer à Maman. Elle était – est toujours – un peu effrayante. Grande, ses cheveux bruns coupés court, des yeux marron tout aussi capables de pétiller d'amusement que de couvrir un feu sombre quand elle piquait une colère (état dans lequel, comme l'Incroyable Hulk, il valait mieux éviter de la mettre).

Ma mère était docteur, mais pas le genre qui recoud ou fait des injections. Papa m'avait dit une fois qu'elle « aidait les femmes qui avaient des ennuis ». Il n'avait pas précisé quel genre d'ennuis, mais j'avais supposé que ça devait être grave pour avoir besoin d'un docteur.

Papa travaillait aussi, mais à la maison. Il écrivait pour des magazines et des journaux. Pas tout le temps. Parfois il se lamentait de ce que personne ne lui donnait de boulot, ou disait avec un rire amer : « Pas de public pour moi, ce mois-ci, Eddie. »

L'enfant que j'étais n'avait pas l'impression qu'il avait un « vrai travail ». Pas un travail de père. Un père, ça devait porter des costumes-cravates, partir tôt le matin et revenir à la maison le soir à l'heure du dîner. Le mien s'enfermait dans la pièce inoccupée où il avait mis son ordinateur, en pyjama et t-shirt, parfois sans même prendre la peine de se peigner.

Mon père ne ressemblait pas non plus beaucoup aux autres pères. Il avait une grosse barbe fournie et des cheveux longs qu'il attachait en queue-de-cheval, portait des jeans raccourcis à la main et troués, même en hiver, et des t-shirts à l'effigie de vieux groupes comme Led Zeppelin ou The Who. Parfois il mettait aussi des sandales.

Gros Gav avait dit de lui qu'il était un « foutu hippie ». Il avait sans doute raison. Mais à l'époque je l'avais pris comme une insulte, alors je l'avais poussé, et il m'avait écrasé de tout son poids ; j'étais rentré en clopinant à la maison avec de nouveaux bleus et le nez en sang.

On s'est réconciliés par la suite, bien sûr. Gros Gav pouvait se conduire comme une parfaite tête de nœud – il faisait partie de ces enfants en surpoids qui sont obligés d'être les plus bruyants et les plus odieux pour

tenir à distance les vraies brutes –, mais il était également l'un de mes meilleurs amis, et la personne la plus loyale et la plus généreuse que je connaisse.

Il faut veiller sur ses amis, Eddie Munster, m'avait-il solennellement déclaré un jour. *Les amis sont tout.*

J'avais écopé du surnom d'Eddie Munster, car mon patronyme était Adams, comme la famille Addams. Il se trouve que le gamin dans *La Famille Addams* s'appelle en réalité Pugsley, et qu'Eddie Munster était un personnage de la série *Les Monstres*. Mais ça paraissait sensé à l'époque, et c'était resté, comme souvent les surnoms.

Eddie Munster, Gros Gav, Mickey Métal (en référence aux chemins de fer qui lui déformaient la bouche), Hoppo (David Hopkins) et Nicky. C'était notre bande. En tant que fille, Nicky n'avait pas de surnom. Même si elle faisait tout son possible pour faire oublier son sexe. Elle jurait comme un garçon, grimpait aux arbres comme un garçon et se battait presque aussi bien que la plupart des garçons. Mais elle n'en ressemblait pas moins à une fille. Vraiment jolie, avec ses longs cheveux roux et sa peau claire parsemée de taches de son. Enfin, ce n'est pas comme si je m'en rendais compte.

On devait tous se retrouver ce samedi. On passait tous nos samedis ensemble, chez l'un ou chez l'autre, au terrain de jeux ou parfois dans la forêt. Mais ce samedi-là était spécial, il y avait la fête foraine. Chaque année elle prenait ses quartiers dans le parc près de la rivière. On y allait seuls pour la première fois, sans adulte.

On attendait ça depuis des semaines, depuis qu'ils avaient commencé à coller des affiches partout en ville. Il y aurait des autos tamponneuses, un Météorite, un Bateau Pirate et un Orbitteur. Ça avait l'air génial.

— Bon, ai-je repris en finissant mon sandwich au fromage le plus vite possible. J'ai dit aux autres que je les retrouverais à l'entrée du parc à deux heures.

— Ne quitte pas la route principale, a dit Maman. Et ne va pas emprunter un raccourci ou parler à des inconnus.

— D'accord.

J'ai glissé de mon tabouret et me suis dirigé vers la porte.

— Et emporte ta banane.

— *Oh, M'maaaaan!*

— Tu vas faire des grands huit. Ton porte-monnaie pourrait tomber de ta poche. Banane. Fin de la discussion.

J'ai ouvert la bouche et l'ai refermée. Les joues me brûlaient. Je détestais cette stupide banane. C'était bon pour les touristes obèses. Ce serait la *honte* devant les autres, surtout Nicky. Mais quand Maman adoptait ce ton, la discussion était vraiment terminée.

— OK.

C'était tout sauf OK, mais je voyais l'aiguille de l'horloge de la cuisine se rapprocher du deux, il fallait que j'y aille. J'ai monté les escaliers en courant, attrapé cette stupide banane et mis mon argent à l'intérieur. Un billet de cinq livres. Une fortune. Puis je suis redescendu en trombe.

— À plus.

— Amuse-toi bien.

J'y comptais. Le soleil brillait. Je portais mon t-shirt préféré et mes Converse. Le lointain boum boum des basses, l'odeur des burgers et des barbes à papa me parvenaient déjà. Cette journée s'annonçait parfaite.

Gros Gav, Hoppo et Mickey Métal attendaient déjà devant l'entrée.

— Salut, Eddie Munster. Chouette banane! a lancé Gros Gav.

J'ai piqué un fard et lui ai fait un doigt. Hoppo et Mickey Métal ont gloussé à la blague de Gros Gav. Puis Hoppo, le plus gentil, toujours à jouer les juges de paix, lui a sorti :

— Ça fait moins pédé que ton short, tête de nœud.

Gros Gav a souri, saisi son short par les ourlets et exécuté une petite danse, en levant bien haut ses jambes épaisses. C'était tout lui. Aucune insulte ne l'atteignait, car il s'en foutait. Ou du moins s'ingéniait-il à le faire croire.

— Toute façon, ai-je repris, car malgré la diversion de Hoppo, je me sentais toujours idiot avec ma banane, je la laisse là.

J'ai débouclé la ceinture, glissé le porte-monnaie dans la poche de mon short et jeté un coup d'œil alentour. Une épaisse haie faisait le tour du parc. J'y ai fourré la banane assez profond pour qu'elle soit invisible aux regards, mais en faisant attention à pouvoir la récupérer.

— T'es sûr que tu veux la laisser là? a demandé Hoppo.

— Ouais, et si *Maman* te grille? a renchéri Mickey Métal de la voix chantante et sarcastique qu'il affectait.

Mickey Métal avait beau faire partie de la bande et être le meilleur ami de Gros Gav, je ne l'avais jamais beaucoup aimé. Il y avait chez lui quelque chose d'aussi froid et laid que les bagues qui couraient sur ses dents. Mais bon, sachant qui était son frère, ce n'était pas vraiment une surprise.

— Rien à foutre, ai-je menti, avec un haussement d'épaules.

— Grave, s'impatienta Gros Gav. Est-ce qu'on peut oublier cette banane et y aller? Je veux commencer par l'Orbiteur.

Mickey Métal et Hoppo se sont mis en route – on avait tendance à suivre Gros Gav. Sans doute parce qu’il était le plus costaud et le plus bruyant.

— Mais Nicky est pas encore là, ai-je fait remarquer.

— Et alors ? a dit Mickey Métal. Elle est toujours à la bourre. On y va, elle nous retrouvera.

Mickey n’avait pas tort. Nicky arrivait invariablement en retard. Mais d’un autre côté, le deal était clair : nous ne devons pas nous séparer. La fête foraine n’était pas un lieu sûr pour un enfant seul. Surtout une fille.

— On lui laisse encore cinq minutes, ai-je temporisé.

— Vous n’êtes *pas* sérieux ! s’est exclamé Gros Gav, dans sa meilleure – et néanmoins pitoyable – imitation de John McEnroe.

Gros Gav faisait plein d’imitations. D’Américains, principalement. Mais il s’y prenait si mal que c’en était tordant.

Mickey Métal n’a pas ri aussi franchement que Hoppo et moi, et sans doute uniquement pour ne pas se sentir seul contre tous. Mais peu importait, car nous étions déjà en train de nous calmer quand une voix s’est élevée derrière nous.

— Qu’est-ce qu’il y a de si marrant ?

On s’est retournés. Nicky grimpait la pente dans notre direction. Chaque fois que je la voyais, j’avais une drôle de palpitation dans le ventre. Je me sentais à la fois affamé et un peu nauséeux.

Elle avait lâché ses cheveux en une masse emmêlée qui lui tombait sur les fesses, presque jusqu’aux franges de son short en jean déchiré. Elle portait un haut jaune sans manches, orné de petites fleurs bleues sur le col. J’ai aperçu sur sa gorge l’éclat argenté d’une croix au bout d’une chaîne. Un gros sac en toile de jute, visiblement lourd, pendait à son épaule.

— T'es en retard, a dit Mickey Métal. On t'attendait.
Comme si ç'avait été son idée.

— Y a quoi, dans ton sac ? a demandé Hoppo.

— Mon paternel veut que je distribue ces merdes à la fête foraine.

Elle a sorti un prospectus du sac et nous l'a tendu.

Venez prier le Seigneur à l'église Saint-Thomas et découvrir le vrai grand frisson !

Le père de Nicky était le pasteur de l'église locale. Je n'y avais jamais mis les pieds – ce n'était pas dans les habitudes de mes parents –, mais je l'avais déjà vu en ville. Il portait de petites lunettes rondes et son crâne chauve était couvert de taches de rousseur, comme le nez de Nicky. Il se montrait aimable et souriant, mais je le trouvais un peu flippant.

— Quel ramassis de cow-boys *puants*, mon vieux ! lança Gros Gav.

« Cow-boy puant » ou « volant » figurait aussi parmi les expressions favorites de Gros Gav, le plus souvent suivi d'un « mon vieux », le tout dans un accent de la haute pour une raison connue de lui seul.

— Tu vas pas vraiment les distribuer ? ai-je demandé, soudain frappé par la vision d'une journée gâchée à traîner avec Nicky pendant qu'elle fourguait ses brochures.

Elle m'a lancé un regard qui m'a un peu rappelé ma mère.

— Bien sûr que non, golio. On en prend quelques-uns, on les bazarde à droite à gauche, pour faire comme si les gens les avaient jetés, et on fout le reste à la benne.

On a souri. Rien n'est meilleur que de transgresser les interdits, surtout si on peut gruger un adulte au passage.

On a dispersé les prospectus, largué le sac et on est passé aux choses sérieuses. L'Orbiteur (qui était *vraiment* cool),

les autos tamponneuses, où Gros Gav m'a percuté si fort que j'ai senti ma colonne vertébrale craquer. Les Fusées (qui n'avaient plus l'air aussi excitantes que l'année précédente), la Tour-Toboggan, le Météorite et le Bateau Pirate.

On a mangé des hot-dogs, et Gros Gav et Nicky ont essayé la pêche à la ligne, apprenant ainsi qu'une récompense à tous les coups n'est pas la même chose qu'une récompense désirée, et sont revenus, hilares, en se jetant au visage leurs peluches de pacotille.

L'après-midi était déjà bien entamée. L'excitation et l'adrénaline commençaient à retomber, relayées par la conviction grandissante qu'il ne devait pas me rester de quoi faire plus de deux ou trois attractions supplémentaires.

J'ai cherché mon porte-monnaie dans ma poche. Mon cœur a manqué un battement. Il n'était plus là.

— Merde!

— Quoi? a fait Hoppo.

— Mon porte-monnaie. Je l'ai perdu.

— T'es sûr?

— Grave.

J'ai quand même fouillé mon autre poche au cas où. Vide. Fait chier.

— Bon, la dernière fois que tu l'as utilisé, c'était où? a demandé Nicky.

Je me suis creusé les méninges. Je l'avais encore en ma possession après la précédente attraction, j'avais vérifié. On avait acheté des hot-dogs entre-temps. Je n'étais pas allé à la pêche à la ligne, donc...

— Le stand de hot-dogs.

Lequel était situé de l'autre côté de la fête foraine, dans la direction opposée à l'Orbiteur et au Météorite.

— Merde, ai-je répété.

— Ça coûte rien d'aller voir, a dit Hoppo.

— Pour quoi faire? a répliqué Mickey Métal. Quelqu'un l'aura pris.

— Je peux te prêter du fric, a proposé Gros Gav, mais j'en ai plus des masses.

J'étais certain qu'il mentait. Gros Gav avait toujours plus d'argent que nous autres. De la même manière qu'il avait les meilleurs jouets et le vélo le plus rutilant. Son père dirigeait un des pubs locaux, et sa mère était représentante pour la marque Avon. Gros Gav était généreux, mais je savais également qu'il voulait *vraiment* refaire des manèges.

J'ai refusé d'un signe de tête.

— Merci. Ça ira.

Tu parles. J'ai refoulé des larmes brûlantes. Ce n'était pas seulement la perte de mon argent, mais aussi la sensation d'être un idiot, d'avoir entaché cette journée. De savoir que Maman serait contrariée et que j'aurais droit à un *Je te l'avais bien dit*.

— Allez-y, ai-je repris. J'y retourne jeter un coup d'œil. Ça sert à rien qu'on perde tous notre temps.

— Cool, a fait Mickey Métal. On se tire.

Et ils sont partis en traînant les pieds, visiblement soulagés. Après tout, ce n'était pas leur argent ou leur journée qui étaient gâchés. Je me suis mis en route d'un pas lourd en direction du stand de hot-dogs. Il se trouvait de l'autre côté des manèges à sensations fortes, que j'utilisais comme point de repère. On ne pouvait pas manquer les vieilles attractions. Pile au centre de la fête foraine.

La musique braillait, déformée par les haut-parleurs fatigués. Les wagonnets en bois tournaient et tournaient de plus en plus vite sur le manège circulaire, au rythme des flashes multicolores et des cris des clients.

Alors que je m'en rapprochais, j'ai ralenti l'allure et commencé à fouiller le sol du regard. Des déchets, des emballages de hot-dogs, mais pas de porte-monnaie. Sûr. Mickey Métal avait raison : quelqu'un l'avait ramassé et m'avait chouré mon argent.

J'ai soupiré et relevé la tête. J'ai tout de suite repéré l'Homme pâle. Ce n'était pas son véritable nom, bien sûr. J'ai appris par la suite qu'il s'appelait M. Halloran et qu'il était notre nouveau professeur.

Il était difficile de manquer l'Homme pâle. Déjà parce qu'il était très grand, et mince. Il portait un jean délavé, une chemise blanche ample et un chapeau de paille. Il ressemblait à ce chanteur des années 1970 que ma mère aimait bien. David Bowie.

L'Homme pâle se tenait près du stand de hot-dogs, buvant un granité bleu à la paille, l'œil sur les manèges. Enfin, c'est ce que je pensais.

Mais lorsque j'ai suivi son regard, j'ai vu la fille. J'étais encore en rogne à cause de mon porte-monnaie, mais je n'en étais pas moins un garçon de douze ans dont les hormones commençaient gentiment à bouillonner. La nuit, je ne faisais pas que lire des bandes dessinées à la lampe torche sous ma couverture.

La fille était avec une amie, une blonde que j'ai vaguement reconnue pour l'avoir déjà vue en ville (son père était policier, ou quelque chose comme ça), mais mon esprit l'a instantanément oblitérée. C'est triste, mais la beauté, la vraie beauté, éclipse tout et tous autour d'elle. Copine Blonde ne démérait pas, mais la Fille du Manège – comme j'ai continué à l'appeler même après que j'ai appris son nom – était tout simplement sublime. Grande, fine, de longs cheveux bruns, et des jambes encore plus longues, si lisses et si bronzées qu'elles luisaient au soleil.

Elle portait une jupe à volants et une veste bouffante taguée « Relax » sur une brassière vert fluo. Elle a rabattu une mèche de cheveux derrière son oreille, laissant apparaître l'éclat d'une boucle dorée.

Je le confesse, je n'ai pas accordé beaucoup d'attention à son visage, mais quand elle s'est tournée vers Copine Blonde, je n'ai pas été déçu. Il était douloureusement beau, avec ses lèvres pleines et ses yeux en amande.

Et puis il a disparu.

À un moment *elle* était là, son *visage* était là, et ensuite il y avait eu ce bruit terrible, à vous déchirer les tympans, comme le beuglement d'un monstre issu des entrailles de la terre. Plus tard, j'ai appris qu'il s'agissait de la couronne d'orientation sur les vieux axes des manèges, qui avait cassé à la suite d'une utilisation trop intensive et d'une trop rare maintenance. J'ai vu un éclair d'argent, et son visage, la moitié en tout cas, a été emporté, laissant à la place un trou béant de cartilage, d'os et de sang. Tellement de sang.

Quelques fractions de seconde plus tard, avant même que je n'aie eu le temps d'ouvrir la bouche pour crier, quelque chose d'énorme, de violet et de noir est passé à toute vitesse. Il y a eu une collision assourdissante – le wagon libéré du manège contre le stand de hot-dogs, accompagné d'une grêle de morceaux de métal volant et de bois –, et des cris tandis que les gens plongeaient pour se mettre à l'abri. C'est à ce moment-là que j'ai été renversé et me suis retrouvé à terre.

Des corps me sont tombés dessus. Un pied m'a écrasé le poignet. Un genou a rencontré ma tête. Une botte s'est enfoncée dans mes côtes. J'ai poussé un cri perçant, puis j'ai réussi d'une façon ou d'une autre à me protéger de mes bras et à rouler hors de la mêlée. Et j'ai crié à

nouveau : la Fille du Manège était étendue juste à côté de moi. Dieu merci, ses cheveux lui couvraient le visage, mais j'avais reconnu la veste et la brassière fluo, même à travers le sang qui les maculait. Une quantité de sang plus importante encore lui coulait le long de la jambe. Un deuxième morceau de métal acéré la lui avait presque tranchée net juste sous le genou, si bien qu'à présent la partie inférieure n'était plus retenue que par quelques tendons filandreux.

J'ai essayé de me sauver tant bien que mal – elle était manifestement morte, je ne pouvais plus rien pour elle –, quand sa main s'est tendue et m'a attrapé le bras.

Elle a tourné son visage ravagé et couvert de sang vers moi. Quelque part au milieu de tout ce rouge, un unique œil marron me fixait. Le second pendait sur sa joue en charpie.

— À l'aide, a-t-elle râlé, à l'aide.

J'aurais voulu détalé. J'aurais voulu hurler, pleurer et vomir tout à la fois. J'aurais probablement fait les quatre si une autre main, grande et ferme, ne s'était posée sur mon épaule, et une voix douce ne m'avait soufflé :

— Tout va bien. Je sais que tu es terrorisé, mais il faut que tu m'écoutes très attentivement et que tu fasses exactement ce que je dis.

Je me suis retourné. L'Homme pâle me considérait de toute sa hauteur. Ce n'est qu'à cet instant que je me suis rendu compte que son visage, sous le chapeau à larges bords, était aussi blanc que sa chemise. Même ses yeux étaient d'un gris transparent et brumeux. Il ressemblait à un fantôme, ou à un vampire. Dans n'importe quelle autre circonstance, il m'aurait effrayé. Mais c'était un adulte, et en l'occurrence j'avais besoin qu'un adulte me dise quoi faire.

— Comment tu t'appelles ?

— Ed... Eddie.

— OK, Eddie. Tu es blessé ?

J'ai secoué la tête.

— Tant mieux. Par contre, cette jeune dame l'*est*, donc nous devons l'aider, d'accord ?

J'ai acquiescé.

— Voilà ce que j'ai besoin que tu fasses : tu vas tenir sa jambe, et la tenir très fermement.

Il m'a pris les mains et les a positionnées autour de la cuisse de la fille. C'était chaud et poisseux de sang.

— Tu l'as ?

J'ai encore hoché la tête. Je sentais sur ma langue le goût amer et métallique de la peur. Du sang s'écoulait entre mes doigts, en dépit du fait que je serrais aussi fort que je pouvais...

J'entendais au loin, bien plus loin que l'endroit d'où provenaient ces sons en réalité, les basses de la musique et les cris de joie. Ceux de la fille avaient cessé. Elle reposait immobile et silencieuse à l'exception de sa respiration sifflante, et même cela diminuait.

— Eddie, il faut que tu te concentres, OK ?

— OK.

J'ai fixé l'Homme pâle. Il a défait sa ceinture et l'a retirée de son jean. Elle était trop longue pour sa taille étroite, aussi y avait-il pratiqué des trous supplémentaires pour pouvoir la serrer convenablement. C'est drôle de remarquer ce genre de détails dans un moment pareil. Dans le même ordre d'idées, j'avais noté que la Fille du Manège avait perdu une chaussure. Une Méduse. Rose à paillettes. Et je me suis fait la réflexion qu'elle n'en aurait probablement plus besoin, avec sa jambe presque en deux morceaux.

— Tu es toujours avec moi, Eddie ?

— Oui.

— Bien. On y est presque. Tu fais du bon boulot, Eddie.

L'Homme pâle a entouré sa ceinture autour de la cuisse. Il a serré fort, vraiment fort. Il possédait une vigueur insoupçonnable au premier regard. J'ai presque immédiatement senti le flot de sang se tarir.

Il a levé les yeux sur moi et hoché la tête.

— Tu peux la lâcher, c'est bon.

J'ai retiré mes mains. Maintenant que la tension était retombée, elles se sont mises à trembler. Je les ai coincées sous mes aisselles.

— Elle va s'en sortir ?

— Je ne sais pas. J'espère qu'ils arriveront à sauver sa jambe.

— Et pour son visage ? ai-je murmuré.

Lorsqu'il m'a observé, quelque chose dans ces yeux gris délavé m'a figé.

— Est-ce que tu regardais son visage avant, Eddie ?

J'ai ouvert la bouche, mais je ne savais pas quoi dire, ni pourquoi sa voix n'était plus si amicale, tout d'un coup.

Puis il a détourné les yeux et dit posément :

— Elle va vivre. C'est bien le plus important.

C'est à cet instant qu'un coup de tonnerre a retenti dans le ciel et que les premières gouttes de pluie ont commencé à tomber.

Je suppose que c'est la première fois que j'ai pris conscience de la versatilité des choses. Tout ce que nous tenons pour acquis peut nous être arraché en un instant. C'est peut-être la raison pour laquelle je l'ai prise. Pour m'accrocher à quelque chose. Pour la garder en sécurité. C'est en tout cas la réflexion que je me suis faite.

Mais comme un paquet d'histoires qu'on se raconte, ce n'était peut-être rien d'autre qu'un tas de *cow-boys puants*.

La presse locale nous a qualifiés de héros. On nous a fait poser ensemble, M. Halloran et moi, pour nous prendre en photo dans le parc.

Fait incroyable, les deux occupants du wagonnet qui s'était envolé s'en sont sortis avec seulement quelques os brisés, des coupures et des contusions. Plusieurs témoins se sont fait recoudre de sales entailles, et la cohue a elle aussi causé son lot de fractures et de bleus.

Même la Fille du Manège (qui répondait au nom d'Elisa) a survécu. Les médecins ont réussi à lui rattacher la jambe et même à sauver son œil. Les journaux ont parlé d'un miracle. Ils n'ont pas dit grand-chose du reste de son visage.

Peu à peu, comme souvent après les drames et les tragédies, l'intérêt a commencé à retomber. Gros Gav a arrêté de sortir des blagues de mauvais goût (principalement sur les culs-de-jatte), et même Mickey Métal s'est lassé de me surnommer « Hero Boy » et de me demander où j'avais laissé ma cape. D'autres nouvelles et potins ont pris sa place. Il y a eu un accident de voiture sur l'A36, le cousin d'un gosse de mon collègue est mort, et puis Marie Bishop, qui était en seconde, est tombée enceinte. La vie a continué, comme toujours.

Je n'ai pas été si affecté que ça. J'ai fini par en avoir un peu marre. Je n'étais pas vraiment le genre à aimer me retrouver au centre de l'attention. Du reste, moins j'en parlais, moins j'avais l'occasion de me représenter le visage manquant de la Fille du Manège. Les cauchemars se sont raréfiés. Mes expéditions secrètes au panier à linge sale

pour faire disparaître mes draps souillés sont devenues moins fréquentes.

Maman m'a demandé deux fois si je souhaitais rendre visite à la Fille du Manège à l'hôpital. J'ai refusé. Je ne voulais plus la voir. Je ne voulais pas regarder son visage détruit. Je ne voulais pas faire face à ces yeux accusateurs : *Je sais que tu t'apprêtais à fuir, Eddie. Si M. Halloran ne t'avait pas mis le grappin dessus, tu m'aurais laissée pour morte.*

Je crois que M. Halloran est allé la voir. Souvent. Je suppose qu'il en avait le temps. Il n'était pas censé commencer à enseigner dans notre collège avant la rentrée. Apparemment il avait décidé d'emménager dans sa maison de location quelques mois plus tôt afin de s'intégrer à la vie locale.

Sans doute s'agissait-il là d'une bonne idée. Cela donnait à tout le monde l'occasion de s'habituer à sa présence. D'évacuer toutes les questions gênantes avant qu'il ne mette un pied en classe, comme :

Qu'est-ce qu'elle a, sa peau ? C'était un albinos, expliquaient patiemment les adultes. Cela signifiait qu'il lui manquait quelque chose appelé « pigment » qui était responsable chez toute autre personne de la coloration rose ou brune de la peau. Et ses yeux ? Même chose, il leur manquait également un pigment. Donc ce n'est pas un phénomène de foire, un monstre ou un fantôme ? Non. Juste un homme normal avec une particularité physique rare.

Ils se trompaient, bien sûr. M. Halloran pouvait être qualifié de bien des façons, mais l'adjectif normal n'en faisait pas partie.

2016

La lettre arrive sans tambour ni trompette pas même précédée d'un mauvais pressentiment. Elle glisse de la boîte aux lettres, prise en sandwich entre un appel aux dons pour Macmillan et un prospectus de pizzas à emporter.

Qui diable peut bien envoyer des lettres de nos jours ? Même ma mère, à soixante-dix-huit ans, a adopté les e-mails, Twitter et Facebook. En fait, elle est bien plus calée en nouvelles technologies que moi. Je suis un peu luddite, ce qui fait toujours rire mes élèves, dont les discussions à propos de Snapchat, des favoris, des tags et d'Instagram pourraient aussi bien être une langue étrangère à mes oreilles. *Je suis supposé vous enseigner l'anglais*, leur dis-je souvent non sans une pointe de regrets, *et je suis à des cow-boys puants de savoir de quoi vous parlez.*

Je ne reconnais pas l'écriture sur l'enveloppe, mais il faut dire que je reconnais à peine la mienne ces temps-ci. Les claviers et les écrans tactiles ont pris toute la place.

J'ouvre l'enveloppe et en examine le contenu en m'asseyant à la table de la cuisine et en sirotant une tasse de café. Ce n'est pas tout à fait vrai : j'examine le contenu pendant qu'une tasse de café refroidit à côté de moi.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je lève les yeux. Chloe entre à pas feutrés dans la cuisine, encore toute chiffonnée de sommeil, un bâillement aux lèvres. Ses cheveux teints en noir sont décoiffés, sa frange se dresse orgueilleusement en mèches rebelles. Elle arbore un vieux sweat-shirt des Cure et les reliquats de son maquillage d'hier soir.

— Ceci, dis-je en la dépliant soigneusement, est ce qu'on appelle une lettre. Les gens l'utilisaient comme moyen de communication dans les temps anciens.

Elle m'adresse un regard et un majeur pleins de mépris.

— Je sais que tu parles, mais tout ce que j'entends, c'est blablabla.

— C'est le problème avec vous autres jeunes. Vous n'écoutez pas.

— Ed, tu n'es même pas assez vieux pour être mon père, alors pourquoi est-ce que j'ai l'impression d'entendre mon grand-père ?

Elle a raison. J'ai quarante-deux ans et Chloe est dans la seconde moitié de sa vingtaine (je crois, elle ne m'a jamais confié son âge et j'ai trop de principes pour le lui demander). Peu d'années nous séparent, mais on dirait parfois qu'il s'agit de décennies.

Chloe est jeune, à l'aise en toutes circonstances ; on la prendrait facilement pour une adolescente. Contrairement à moi, qui affecte les manières d'un retraité. On pourrait complaisamment décrire mon allure générale comme soucieuse. Alors qu'en réalité, ce sont moins les soucis que les regrets et les tourments qui me collent à la peau.

J'ai le cheveu toujours épais et noir, mais les rides autour de ma bouche ont perdu leur sens de l'humour il y a longtemps. Comme la plupart des gens de haute stature, je me voûte, et les vêtements que j'affectionne sortent tout droit d'une « friperie chic », comme Chloe aime à le

dire. Costumes, gilets et chaussures convenables. Je possède quelques jeans, mais je ne les porte pas pour travailler – sauf quand je passe la journée dans mon bureau –, et je travaille la plupart du temps, ne rechignant pas à donner des cours de soutien durant les vacances.

Je pourrais prétendre que c'est parce que j'aime enseigner, mais personne ne s'investit autant par goût. Je travaille car j'ai besoin d'argent. Raison pour laquelle Chloe vit ici. C'est ma locataire et, je me flatte de le croire, mon amie.

Il faut reconnaître que nous formons une drôle de paire. Chloe n'est pas le genre de locataire que j'aurais normalement accepté. Mais je venais d'être lâché par un candidat prometteur, et la fille d'une connaissance à moi avait eu vent de « cette fille » qui devait se loger urgemment. Ça avait l'air de fonctionner, et le loyer qu'elle me versait ne faisait pas de mal. Pas plus que la compagnie.

Il peut paraître surprenant que j'aie besoin d'une locataire. Je suis relativement bien payé, je vis dans la maison héritée de ma mère, ce qui, pour beaucoup de gens, présage une vie confortable dégagée des contraintes matérielles.

La triste vérité, c'est que la maison a été achetée à une époque où les intérêts se montaient à deux chiffres, hypothéquée une deuxième fois pour financer des rénovations, puis une troisième pour régler les frais d'hospitalisation de mon père lorsque son état ne lui a plus permis de demeurer chez nous.

Maman et moi y sommes restés jusqu'à ce qu'elle rencontre Gerry, il y a cinq ans. Cet ancien banquier au caractère enjoué avait décidé de tout envoyer paître pour vivre une existence autosuffisante dans une maison écologique qu'il avait lui-même construite quelque part dans le Wiltshire.

Je n'ai rien contre Gerry. Je n'ai rien *pour* lui non plus, mais il semble rendre Maman heureuse, et cela, puisque nous aimons nous mentir, compte plus que tout. Je suppose que, même à quarante-deux ans, une part de moi refuse qu'elle connaisse le bonheur avec un autre homme que mon père. Ce qui est puéril, immature et égoïste. Domaines dans lesquels j'excelle.

Du reste, à soixante-dix-huit ans, Maman, avec la franchise qui la caractérise, n'en a strictement rien à cirer. Ce ne sont pas les mots exacts qu'elle a employés quand elle m'a annoncé qu'elle avait décidé d'emménager avec Gerry, mais le sens ne m'avait pas échappé.

— *J'ai besoin de quitter cet endroit, Ed. Il y a trop de souvenirs.*

— *Tu veux vendre la maison ?*

— *Non, je veux qu'elle te revienne. Avec un peu d'amour, elle ferait un parfait foyer pour une famille.*

— *Maman, je n'ai même pas de copine, alors une famille...*

— *Il n'est jamais trop tard.*

Je n'avais pas répondu à cela.

— *Si tu ne veux pas de la maison, vends-la.*

— *Non. Je... Je veux juste que tu sois heureuse.*

— Et donc, de qui vient cette lettre ? demande Chloe en allant remplir un mug à la machine à café.

Je glisse la missive dans la poche de ma robe de chambre.

— Personne.

— Oooh. Que de mystères.

— Non, vraiment. C'est juste... une vieille connaissance.

Ses yeux s'agrandissent.

— Encore une ? Wow. Elles sortent toutes du bois. Qui se serait douté que tu étais si populaire ?

Je fronce les sourcils, avant de me souvenir que je lui ai parlé de mon dîner de ce soir.

— N'aie pas l'air trop surprise.

— Je le suis. Pour quelqu'un d'aussi asocial, le fait que tu aies des amis est stupéfiant.

— J'ai des amis, ici à Anderbury. Tu les connais. Gav et Hoppo.

— Ils ne comptent pas.

— Pourquoi ?

— Ce ne sont pas vraiment des amis. Juste des gens que tu connais depuis toujours.

— N'est-ce pas la définition d'un ami ?

— Non, c'est la définition d'un copain de paroisse. Quelqu'un que tu te sens obligé de fréquenter par habitude et par égard pour votre histoire commune, plus que par réel désir de sa compagnie.

Elle marque un point. Plus ou moins.

— Quoi qu'il en soit, je ferais mieux d'aller m'habiller. Je dois aller au collège aujourd'hui.

— Ce n'est pas les vacances ?

— Contrairement à la croyance populaire, le travail d'un professeur ne s'arrête pas avec la fin des classes.

— Je ne t'aurais jamais imaginé fan d'Alice Cooper¹.

— J'adore ce qu'elle fait, dis-je d'un air sérieux.

Chloe me décoche un de ses sourires en coin qui transforme son visage, par ailleurs quelconque, en quelque chose de tout à fait remarquable. Certaines femmes sont ainsi faites. Inhabituelles, voire étranges au premier regard, mais il leur suffit d'un sourire ou d'une subtile inclinaison de sourcil pour se transcender.

1. Référence à la chanson « *School's Out* » sur l'album portant le même titre sorti en 1972. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Je suppose que j'ai un petit béguin pour Chloe, mais je ne l'admettrai jamais. Je sais qu'elle me voit davantage comme un oncle protecteur que comme un compagnon potentiel. Je ne voudrais surtout pas la mettre mal à l'aise en lui laissant croire que j'éprouve autre chose pour elle que de l'affection paternelle. Je suis aussi parfaitement conscient que dans ma position, dans une petite ville, une relation avec une femme beaucoup plus jeune serait mal comprise.

— Quand est-ce que ton autre « vieille connaissance » arrive ? demande-t-elle en posant son café sur la table.

Je repousse ma chaise et me lève.

— Vers sept heures. (Après une pause, j'ajoute :) Tu es la bienvenue, si tu veux te joindre à nous.

— Je passe mon tour. Je ne voudrais pas gâcher vos retrouvailles.

— OK.

— Peut-être une autre fois. Je suis sûre que c'est un personnage intéressant.

— Oui. (Je me force à sourire.) Intéressant, c'est le mot.

En marchant d'un bon pas, le collège est à quinze minutes de chez moi. Un jour comme aujourd'hui – température estivale, un soupçon de bleu visible à travers la fine couche nuageuse –, c'est une promenade apaisante qui me permet de faire le vide dans mon esprit avant de me mettre convenablement au boulot.

En période scolaire, cela peut être utile. Parmi les jeunes que j'instruis, beaucoup entrent dans la catégorie « élèves en difficulté ». Du temps de ma jeunesse on les aurait appelés « sales petits fouteurs de merde ». Certains jours, j'ai besoin de me préparer mentalement à les affronter.

D'autres, la seule préparation adéquate se résume à un shot de vodka dans mon café du matin.

Comme quantité de petites villes, Anderbury ressemble à une carte postale, vue de l'extérieur, avec ses rues pavées au charme désuet, ses salons de thé, sa cathédrale presque célèbre, son marché deux fois par semaine, ses nombreux parcs et ses promenades le long de la rivière. Les plages de sable de Bournemouth et les landes de New Forest sont accessibles en voiture.

Mais si vous grattez le vernis, vous vous apercevrez qu'il n'y a pas grand-chose en dessous. Hors saison, le taux de chômage est élevé. Des bandes de jeunes qui s'ennuient traînent dans les rues commerçantes et dans les parcs. Des filles-mères poussent des bébés hurlant le long de l'artère principale. Ce n'est pas récent, mais cela semble s'intensifier ces derniers temps. Ou peut-être mon regard n'est-il plus le même. Avec les années vient l'intolérance, plus souvent que la sagesse.

J'atteins les grilles d'Old Meadows Park. Mon QG d'autrefois a bien changé. Évidemment. On y trouve un nouveau skatepark, et le terrain de jeux où notre bande traînait a été usurpé par une rutilante « zone récréative » de l'autre côté du complexe. Il y a des balançoires, un énorme toboggan tunnel, des tyroliennes et tout un tas de trucs géniaux dont on n'aurait même pas rêvé quand on avait l'âge d'y jouer.

Étonnamment, l'ancien terrain de jeux est resté en place, abandonné et délabré. Le portique a rouillé, les balançoires sont emmêlées sur leur axe, et le tourniquet en bois jadis peint de couleurs vives est cloqué, écaillé et bardé de graffitis laissés par quelqu'un qui a oublié pourquoi « Helen est une salope », ou quelque autre pour quelle raison elle a entouré d'un cœur le nom d'« Andy W. ».

Je reste là un instant, perdu dans mes souvenirs.

Le couinement ténu de la balançoire des enfants, le froid mordant du petit matin, la blancheur de la craie sur le macadam. Un autre dessin. Mais celui-ci était différent. Pas un bonhomme de craie... autre chose.

Je me retourne précipitamment. Pas maintenant. Pas encore. Je ne veux pas me laisser aspirer de nouveau.

J'ai terminé ce que j'avais à faire avant l'heure du déjeuner. Je rassemble mes livres, verrouille ma classe et reprends le chemin du centre-ville.

Dernier survivant des pubs « locaux », le *Bull* se dresse au coin de la rue principale. Avant, il y en avait deux autres à Anderbury : le *Dragon* et le *Wheatsheaf*. Et puis les chaînes se sont installées. Les vieux pubs ont fermé, et les parents de Gav ont été forcés de casser les prix, d'accueillir des *Ladies Nights*, de faire des happy hours et d'afficher « Bienvenue aux familles » pour survivre.

Au bout du compte, ils en ont eu assez. Ils ont déménagé à Majorque, où ils tiennent un bar appelé le *Britz*. Gav, qui travaillait au pub à temps partiel depuis ses seize ans, a pris leur place derrière les pompes à bière après leur départ, et il y est encore aujourd'hui.

Je pousse la lourde porte ancienne et entre. Hoppo et Gav sont assis à notre table habituelle, dans le coin près de la fenêtre. Au-dessus de la ceinture, Gav est toujours costaud, assez massif pour justifier son vieux surnom de Gros Gav. Mais à présent les muscles ont remplacé la graisse superflue. Il a des troncs d'arbres à la place des bras, le long desquels saillent des veines bleues tendues comme des fils électriques. Son visage taillé à la serpe est surmonté de cheveux gris épars et ras.

Hoppo n'a presque pas changé. Avec sa salopette de plombier, il me suffit de loucher un peu pour le prendre pour un gamin de douze ans déguisé.

Ils sont concentrés sur leur conversation. Deux pintes presque pleines trônent sur la table. Guinness pour Hoppo, Coca light pour Gav, qui boit rarement.

Je commande une Taylor's Mild à une fille revêche derrière le bar, qui me lance un regard de travers, puis réserve le même traitement à la pompe, comme si cette dernière l'avait mortellement offensée.

— Faut que je change le fût, marmonne-t-elle.

— OK.

J'attends. Elle lève les yeux au ciel.

— Je vous l'apporte.

— Merci.

Je me détourne et traverse le pub. Quand je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, elle n'a pas bougé.

Je m'assois sur un tabouret bancal à côté de Hoppo.

— B'jour.

À la façon dont ils me regardent, je sais que quelque chose cloche. Il s'est passé un truc. Gav fait reculer son fauteuil roulant. Les muscles de ses bras opposent un contraste saisissant avec les membres décharnés qui reposent négligemment sur l'assise.

Je pivote sur mon tabouret.

— Gav, qu'est-ce que... ?

Son poing vole vers mon visage, ma joue gauche explose de douleur et je bascule cul par-dessus tête.

Il me jette un regard peu amène.

— Depuis quand es-tu au courant ?

N° d'édition : L.01EUCN000814.N001
Dépôt légal : janvier 2018

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)